



JACQUES
ARNAUT

NATACHA
BOSIEUX



« A vous et pour vous deux, mes chéries ». Ses lettres commençaient toujours ainsi. Pour en résumer la teneur, le père laissait entendre qu'il trimait dur, au seul bénéfice de sa famille. C'était absolument délirant, au plan des questions à se poser, découlant de ce texte unique, recopié depuis trois années, mis sous enveloppe affranchie postée d'un pays, toujours différent du précédant. Au lendemain de sa dernière lettre reçue comme un choc, Natacha fermerait les yeux de sa maman, à la veille de ne pouvoir supporter plus longuement son absence. Elle était devenue un calvaire. C'est alors, que proche de se sentir mourir, elle avait vivement engagée sa fille à ne pas se laisser tripoter, parce que, souvent, les hommes, comme se comportent les papillons, s'en vont butinant, sans se soucier trop de leurs conséquences.

Lycéenne, la jeune fille avait vécu de petits flirts sans lendemains. Quelle voie suivre ignorant laquelle emprunter ? Elle ne parvenait pas à comprendre vraiment pourquoi son papa avait pu les abandonner, en quelque sorte, elle et maman ? Pour faire fortune, c'était peu probable mais tenu au secret pour un tout autre motif était plausible. Excluant l'idée de courir le guilledou, de s'être emmouraché d'une autre femme

que la sienne qu'il chérissait, il n'en avait pas moins quitté son poste d'ingénieur, travaillant en équipe sur un projet de conception d'un nouveau missile de croisière et sur un drone, croyait-on savoir ? Il s'était mis en congé de son entreprise, sans démissionner de son poste, pour une durée indéterminée. Sa direction, interrogée avait déclaré qu'elle ne pouvait en dire davantage, n'étant en rien intervenue dans sa décision. Quelques mois plus tard, une lettre signée de sa main, laisserait juste entendre qu'il faisait bien encore partie de ce monde. A la suite de quoi, le silence radio s'était imposé, sur toutes les stations de même que sur internet. Sans nulle adresse fournie pour lui répondre utilement, évanoui dans la nature, il n'avait pu apprendre, pour s'en inquiéter, que son épouse chérie, était sûrement morte de lui avoir laissé la bride sur le cou, alors qu'elle n'avait jamais, de son côté, cessé de l'aimer de tout son corps et de toute son âme.

Du fait de son absence inexplicée sans pouvoir imaginer quoique ce soit de fiable et de pertinent, sa fille en avait naturellement déduit qu'il avait dû être amené à mener une double vie, mais laquelle ? Ne le sachant vraiment pas, Natacha ne s'était pas découverte de motifs sérieux pour lui en vouloir, à titre personnel. Pour édulcorer ses angoisses, elle l'avait gentiment surnommé « mon papa vagabond », dans le culte du souvenir de ses jeunes années lorsque, entre deux longues absences de sa part, il la faisait sauter joyeusement sur ses genoux, en chantonnant, dans le plus complet ravissement.

« A cheval sur mon bidet, quand il trotte, il fait trois pets ».

Au regard de quelques jeunes filles et jeunes garçons qu'elle avait fréquenté de loin, semblant être arrivés sur notre terre par la seule intervention du Saint-Esprit, Natacha s'était vaguement consolée de ne pas s'être retrouvée tout à fait au niveau de leur situation d'enfants reconnus n'avoir jamais eu de père officiel. Elle, du moins, avait eu la chance d'avoir vécu, un temps béni trop court, aux côtés d'un homme dont elle était fière de porter le patronyme. Il reviendrait un jour, fortune ou non faite, souhaitant le retrouver, même devenu pauvre comme « Job », pour le serrer très fort tout contre elle, sur son cœur et dans ses bras.

Mademoiselle Bosieux, jolie fille au demeurant, attirait les regards comme un aimant, sans s'en enorgueillir, lorsqu'on lui en faisait le compliment. Discrète dans ses comportements, il lui était naturellement agréable, sans plus, de ne pas se trouver incluse parmi les pimbêches jouant à se faire remarquer. Sur les bancs du lycée, baillant assez souvent aux corneilles, Natacha avait poursuivi des études chaotiques pour décrocher, sans panache, un bac littéraire. Pour faire comme tous les jeunes de son époque assez chanceux de pouvoir disposer de leur totale liberté de choix, elle s'était, sur le champ, inscrite à l'université pour faire de « la psycho ». La matière lui semblait riche de promesses, facile d'accès, sans pour autant être inspirée par un projet défini, remis à plus tard à la fin de ses études pour en faire l'exercice d'un métier rémunérateur. Dans l'immédiat, elle était simplement curieuse de découvrir de petits pans de sa personnalité pour faire des comparaisons avec quelques-unes de ses connaissances. Ce serait, pour elle, une saine

distraction, alors que ce devait être une occupation à plein temps pour les égos démesurés. La mort de sa maman qui, lui avait, jusqu'alors épargné les soucis de la vie courante, allait cependant déranger ses routines pour la contraindre à se chercher un emploi, assorti d'une rémunération.

Dans les petites annonces du Figaro qui, ce jour-là, avait attiré son attention, un gérant d'immeuble était à la recherche d'une concierge. Timidement, au départ de la maison, par simple curiosité, elle s'était sur place rendue pour, dès arrivée, y œuvrer adroitement aux fins de se faire embaucher par le préposé. Après lui avoir posé quelques questions, Monsieur Tanmieux, amateur de beaux bustes et d'arrière-trains suggestifs, tenté de connaître ses mensurations, l'avait fait sur sa bonne mine avant de l'inviter à dîner. Natacha avait refusé net la proposition qui lui était faite, fondant sa décision sur le principe de précaution, désormais inscrit dans la constitution. Il n'avait pas insisté, devant la retrouver lendemain sur le lieu de son travail pour lui expliquer ce que serait sa fonction dans le détail dont le principal serait d'assurer l'entretien des parties communes de l'immeuble, assorti de quelques menus services à rendre à ses futurs habitants.

D'aspect cossu, dès l'origine de sa construction, l'ensemble avait été, en un temps, à ce point négligé que le nouveau propriétaire avait décidé de le rénover entièrement pour le mettre aux normes de notre époque avec le remplacement de l'ascenseur ; sa pièce maîtresse installée, entre ses deux colonnes de marbre, au milieu du double escalier conduisant aux étages supérieurs. Les travaux étalés sur près de deux

années, avaient mis fin aux baux souscrits par les précédents locataires qui avaient dû se reloger. Natacha serait, possiblement, la première à occuper les lieux, réserve faite toutefois, avant de s'engager définitivement, qu'elle ne tomberait pas dans un piège, pouvant contrarier son avenir immédiat. A l'heure de son rendez-vous, elle s'était munie, rangée dans un fourre-tout, d'une bouteille d'eau de Badoit, pétillante.

– Bonjour, Mademoiselle, vous êtes à l'heure. Il était trois heures de l'après-midi.

– Je n'aime pas être en retard pour ne pas importuner.

– Bravo ! Si tout le monde était comme vous.

Natacha avait esquissé un sourire. Le gérant avait ouvert, bien grande la porte de fer forgé qui donnait sur un petit hall. A main droite, se tenait la loge de la concierge composé de deux petites pièces à meubler, d'une petite cuisine et d'un coin douche. Il lui avait laissé le passage pour qu'elle puisse envisager, d'un simple regard, son futur habitat qu'elle meublerait à son goût. Sur place, une table et deux chaises avaient attiré son attention.

– J'ai fait livrer ces meubles ce matin, pour les commodités de notre conversation, pour qu'ils soient repris, dès demain. La jeune fille avait pris place sur une chaise, discrètement déplacée pour mettre, entre elle et le gérant de la distance, ayant observé qu'il la lorgnait comme une proie facile. Elle avait retiré du fourre-tout, la bouteille d'eau minérale pour la poser sur la table, ce qui avait surpris son accompagnateur.

J'avais apporté une bouteille de champagne pour célébrer la chance de nous être rencontrés.

– De quelle chance, voulez-vous parler ?

– Nous aurions pu bien nous entendre !

Je suis désolée, Monsieur, mais le flirt poussé, ne fait pas partie de mon programme, aujourd'hui. Intentionnellement, Natacha avait prononcé, le mot « aujourd'hui », pour ne pas rater l'occasion, unique, de s'investir dans une occupation devenue rare. Si ça marchait, elle pourrait l'exercer, en se ménageant des heures de liberté pour poursuivre ses études. De réputation, bonnes pour la bavette, toutes les concierges dont elle avait entendu parler dans le passé parvenaient à devenir de fines psychologues, au vu de leurs curiosités discrètement affinées, dans le cours d'une carrière menée à son terme.

– Ce sera pour demain avait repris son interlocuteur, qui avait trouvé sa frimousse plaisante à regarder, bien assortie à tant de belles choses accrocheuses au regard de son personnage, pour qui, en avait le goût, sans être à court d'imagination. Redevenu sérieux, il lui avait décrit par le menu, ses tâches. Elles consisteraient, pour l'essentiel, à veiller à la propreté et l'accessibilité des parties communes de l'immeuble, notamment à assurer le service des poubelles, sans être liée par des horaires stricts. Ce serait, à elle, de s'organiser en conséquence. Sa rémunération serait modeste ; mais, en compensation, elle serait logée, chauffée, éclairée gratuitement. Les fournitures pour ses besoins professionnels lui seraient livrées, tous les quinze jours, chaque lundi matin. Sur le champ, elle avait su réagir mentalement, son budget, dans sa tête, bien équilibré pour se tirer d'affaires. De plus, elle ne s'était pas engagée pour la vie, mais pour trois années seulement jusqu'à la fin de ses études, le temps de voir venir.

Au bout de dix minutes de conversation, le gérant lui avait confié les clés de son logis. Un espace vide à combler est toujours une aventure qui débute par un inventaire de futurs besoins à satisfaire par le choix d'objets d'un confort minimum, auquel on s'accrochera demain pour mieux supporter le temps qui passe. Béatrice, une copine sûre, en amitié, lui prêterait la main pour l'aider dans sa tâche, avant de se mettre en quête d'un déménageur pour y débarrasser son mobilier. La perte d'un être cher qui vous met durablement la tête à l'envers, vous oblige à réagir. Bienheureuses, alors, sont les contraintes qui, inopinément, surgissent, vous remettant au pas du jour, pour éradiquer de votre passé trop de routines et de sentiments noyés dans des océans de pleurs.

Dans l'instant, Natacha avait écrasé sur sa joue une larme essuyée discrètement d'un revers de la main, tandis qu'elle libérait la table de sa bouteille d'eau pétillante qui lui avait juste servi de contenance.

Le jour de son déménagement, Béatrice, son amie, s'était faite accompagnée de son copain Marc, avec qui elle entretenait une liaison intermittente, tumultueuse au gré de leurs humeurs conflictuelles.

– Heureusement, que nous ne nous sommes pas mariés, nous serions, en permanence, en instance de divorce. Nos ruptures nous procurent ainsi des vacances ! C'est un vrai bonheur de façade que de se retrouver, chaque fois, au bout de deux jours de bouderies, pour se lancer des oreillers à la figure. Au fait de ces confidences, Natacha donnait à celui qu'elle vivrait un jour, un tout autre sens, celui de la célibataire qui sait attendre pour voir venir. Le vrai, rêvé sur longue distance, tient beaucoup de place dans

l'imaginaire de chacun en dépit d'avoir été échaudée par le comportement d'un père ayant pu succomber à l'idée reçue que le Pérou était une bonne terre d'accueil des prétendants à la fortune. Papa, ingénieur de formation, devait avoir nourri un projet génial qu'il avait tenu secret pour atteindre son but. Dans l'attente qui avait trop duré le temps destructeur avait fait son œuvre, il avait tué sa femme à petits feux. Comme il y avait dans son histoire personnelle un hiatus, elle s'était trouvée une raison de s'accrocher à l'image du bon père pour lui pardonner ses possibles fredaines au bénéfice du doute.

Marc, bâti en athlète de foire qu'il pratiquait à l'occasion sans vergogne, avait sué, toute la matinée à grosses gouttes, pour effectuer l'essentiel de la mise en place du mobilier composé d'une commode et d'un lit, la chambre comportant un large placard pour les vêtements et une table à repasser. Dans la seconde pièce, Natacha avait disposé un meuble pour la vaisselle, son dessus réservé pour y loger quelques livres de sa bibliothèque. Un petit réfrigérateur avait pu trouver place dans un coin de la cuisine à l'opposé de la cuisinière au chauffage mixte gaz, électricité. A la fin de sa prestation, Marc s'était assis sur le lit, jambes pendantes pour éprouver de ses deux bras l'élasticité des ressorts du sommier.

A l'adresse de ma jeune fille, il avait balancé :

– Je ne connais rien de mieux pour faire une galipette.

– Une petite galipette pour attraper au vol le S.I.D.A. ? avait rétorqué Natacha.

Béatrice n'avait pas pipé, parce que la fidélité n'était pas davantage sa tasse de thé pour en faire un

paraient d'excuses qu'elle aimait jeter à tous vents : « Il faut bien que jeunesse se passe ». n'est-ce pas ? C'était le faisant, prendre de gros risques ? Comment les déceler pour s'en prémunir, aux fins de savoir réagir en temps utile ?

Natacha, adolescente, avait rencontré, dans un récent passé, plusieurs filles de son entourage, visages perdus de larmes, se mouchant dans des kleenex en conséquence de graves blessures dissimulées sous le manteau de leurs petits secrets personnels : avortements, sida, ruptures brutales, drogues, etc. Des mers de souffrances dont chacune, longtemps, se souviendrait, privée de pouvoir oublier tout à fait. La vie offerte à chacune d'elles, pour qui savait observer, lors d'une invite à la réflexion, ne semblait pas, avoir été un long fleuve tranquille, pour s'y endormir paisiblement sur ses berges. Prévenue, la jeune fille en avait tiré une leçon de comportement fondée sur un proverbe archi-connu : Prudence est mère de sûreté. Si son amie Béatrice n'en avait nullement tenu compte, elle ne l'en aimait pas moins, en dépit de ses dissipations.

– C'est le premier pas qui coûte, lui avait-elle enseigné. Ensuite : que vogue la galère.

Natacha en avait vite conclu que, le plus souvent, le désenchantement, en finale, l'emportait sur les plaisirs recherchés des alcôves dans le décompte du temps passé à faire l'amour.

Béatrice lui avait confié :

– Je suis une petite fille de Mai 1968. Maman était une amie intime de Marie-France Pisier, l'actrice, tombée amoureuse d'un rouquin allemand, Cohn-

Bendit. Elles avaient, toutes les deux, fait la java avec des copains à Sauvageot (P.S.U.) et d'Alain Geismar. Ce trio d'étudiants anarchistes ferait parler de lui au Quartier Latin, l'épicentre des manifestations de l'époque pour y mettre du désordre sur les bancs des facultés enseignantes, avant qu'il ne s'étende à la France entière.

*
* *

Sarah Tarot, astrologue, sous-entendu, diseuse de bonne aventure, serait la première à pointer le nez pour s'assurer que les portes de l'immeuble seraient largement ouvertes pour que son déménagement se déroule sans heurts. Trente-cinq ans, célibataire, visage enjoué, elle pratiquait son métier à domicile et sur internet, à la fois, pour drainer dans son cabinet quelques désenchantés de la vie, en quête de connaître leur propre avenir sur lequel ils n'avaient plus de prises. En dépit de leur soif, bien peu étaient enclins à payer cher leur première consultation les laissant sur leur faim de savoirs, le plus souvent en quête d'un peu d'amour ou de beaucoup d'argent, parfois les deux. Fidéliser sa clientèle pour se gaver de monnaie n'était pas son obsession pour se faire rémunérer à la tête du client à l'aune de ses besoins et de ses possibilités financières. Elle était juste venue rendre une visite à Natacha pour lui parler de sa profession et lui faire savoir qu'elle serait en mesure de lui rendre service à l'occasion.

– Mon art divinatoire est au summum de mes visions présentes. Tenez, pour l'exemple,

Mademoiselle : vous n'exercez votre métier de concierge que depuis quelques jours. Une opportunité s'est présentée et vous vous êtes jetée dessus.

– Comment en avez-vous fait la découverte ?

– Votre jeune âge, en quête de curiosités vous a conduit par obligation à faire le choix de ce beau métier de concierge. Il peut aider à façonner la personnalité de qui souhaite se rendre à la rencontre d'hommes et de femmes inconnus aux fins de comprendre la crise qu'ils vivent mal ou qu'ils ont traversée. C'est une bonne méthode d'investigation pour se donner une morale convenable de comportement personnel. Vous serez, à bonne école, pour peu que vous sachiez voir, retenir dans la discrétion ce qui vous a été donné d'entendre, sans jamais prendre parti dans des querelles de paliers. Ce risque, ici, sera mesuré, compte tenu de la qualité des futurs habitants de l'immeuble qui mettront de la distance, entre eux, possiblement un peu moins leur progéniture. Le porte-monnaie, vous savez, crée des obligations de politesse chez les êtres civilisés pour s'y plier avec grâce.

Ce que venait d'entendre Natacha, souriante, était tout-à-fait vrai, bien que facile à deviner. Elle en avait conclu que Sarah Tarot devait être de bon conseil pour remonter, au zénith, le moral en berne des affligés de tous poils, venus lui rendre visite en consultations.

La réputation d'une femme, astrologue, exerçant un métier libéral s'édifie au fil du temps dans le bouche-à-oreilles confident du plus grand nombre de gens satisfaits, face à la concurrence. C'est un commerce. Elisabeth Tessier était pour Natacha, son

modèle de référence, pour le sérieux de ses études diffusées à destination d'un public pressé d'en prendre connaissance sans toujours y succomber, pour autant. Piquée de curiosité, ce qu'elle lisait, dès acheté en premier, était son horoscope publié dans son magazine préféré. Étonnamment, il y avait toujours un petit quelque chose lui semblant indubitable sur le plan de ses réflexions ou d'étranges coïncidences lui étaient révélées pour l'inciter à s'égarer dans des pensées quelque peu irrationnelles. Le rêve éveillé fait partie du quotidien de bon nombre de gens qui s'y adonnent dans leurs tentatives souvent vaines d'effacer la grisaille des jours sans soleil, lorsqu'ils sont tenus de se frotter aux dures réalités du quotidien pour survivre. Se torturant les méninges, en référence aux signes du Zodiaque vivifié au contact de planètes bavardes et confidentes : Mars, Venus, Mercure, Uranus, Jupiter... de notre système solaire, toujours en mouvement à l'image d'un mobile de Calder, Sarah n'avait su où donner de la tête, lors de son apprentissage pour les apprivoiser et mieux comprendre leurs rapports les unes par rapport aux autres. Selon leurs positions dans l'espace, elles pouvaient, croyait-on, naïvement être consultées à distance par des devins avisés capables de prédire l'avenir proche d'un quidam, inconnu la veille, selon sa date de naissance, son sexe et son prénom. Que penser de la vélocité d'une pensée humaine, se frayant, dans l'infini, un chemin, à la vitesse de la lumière, faisant fi de tous les obstacles, en mesure d'interroger et surtout d'obtenir une réponse fiable à une question, lors d'un si rapide aller et retour. Elle dormait mal, cogitant sur ses trouvailles de la nuit, pour les expliciter, dès le lendemain sans se tromper

de tête. Il lui fallait pour exercer sa profession disposer d'une mémoire, sans failles, notamment visuelle et d'une imagination débordante. Dans les faits, il lui fallait surtout faire parler chacun en premier, pour mettre le cerveau de son client ou de la cliente à nu aux fins de découvrir dans leur passé intime, les traits marquants de leur personnalité pour prendre en compte ses phobies, ses souhaits pouvant avoir un rapport avec l'argent, un travail, l'affectivité, en bref avec ses soucis. Avant d'être astrologue, Sarah avait beaucoup étudié pour devenir psychologue de profession à l'image du curé d'une paroisse, recevant des ouailles égarées, venues confesser leurs fautes pour en obtenir le pardon tout en les responsabilisant.

Sarah, finalement un jour, s'était affranchie des méandres de l'astrologie classique, par pure conscience professionnelle, considérée par le monde savant, moins comme une pseudo-science qu'une superstition fondée sur des traditions et croyances venues du fond des âges avant d'évoluer dans la discipline du développement personnel. Se référant au principe fondamental qu'il n'y a pas d'effet sans cause, la science révélerait, quant à la réalité des phénomènes mis en jeu, tout absence d'effet, pour en déduire que les prédictions astrologiques ne font pas mieux que le hasard. Ce constat donnerait finalement plus de consistance à sa démarche, fondant son action en référence au zodiacal désormais pour la forme, pour influencer et mettre en condition de réceptivité le client individualisé chez elle par sa date de naissance dans l'histoire d'une époque marquée par des us et des coutumes dont l'opinion publique a grand mal à se débarrasser. Dans sa démarche

professionnelle, elle en avait conservé pour s'exprimer et convaincre une bonne part du vocabulaire astral classique, riche de ses signes, non pour tromper, mais pour rassurer ceux qui y croyaient dur comme fer. Sa démarche en finale s'appuierait sur une forme de psychologie amène qui ne doit pas contrarier. Son processus relèverait d'une technique proche de la psychanalyse portant sur l'étude d'un chemin de vie, soit pour découvrir les différentes phases de son évolution dans le cours de périodes critiques, soit au plan des relations devant être entretenues ou à entretenir dans les rapports aux autres.

Dans les temps de grandes incertitudes, beaucoup de gens désirent obtenir le réconfort que procurent les conseils reçus au moment d'une prise de décision importante. Ils voudraient tellement croire en leur destinée répertoriée au sein de forces supraterrrestres, au delà de leur contrôle, hors de leur atteinte. De ses études, Sarah avait tiré la leçon que tout être humain sur terre se doit pour l'essentiel, en tous domaines, affronter la dure réalité aux fins de bien comprendre que notre avenir dépend de nous seuls et non pas des étoiles, encore moins de celles du monde du cinéma fussent-elles présentées en trois « D ».

*

* *

L'heure, à peine passée, l'astrologue, l'eut-elle quittée que se présentait à sa loge Robert Autrou pour prendre date sur sa possibilité de déménager.

– Madame Bosieux

– Mademoiselle.

– Excusez-moi, les vôtres sont encore plus beaux que ce que votre patronyme pouvait me laisser croire.

Votre compliment me touche infiniment. Que puis-je faire pour vous aider au titre de ma modeste fonction ?

– Que vous me disiez, si telle date vous conviendrait le mieux pour prendre possession de notre appartement, ma femme, les enfants et moi. Je suis commissaire divisionnaire au Quai des Orfèvres, marié avec deux enfants à mon foyer : Nathalie et Ovide.

Cela nous ira parfaitement.

– Bien, je vais consulter ma femme pour vous faire part de notre décision. Décoratrice de profession, elle est très impatiente de rentrer dans ses meubles. C'est elle qui a tout planifié, en accord avec le propriétaire qui lui avait fixé un budget à respecter, le dépassement restant à notre charge. Si vous voulez m'accompagner, Mademoiselle, je vais vous faire visiter notre appartement avant qu'il ne soit chargé de son mobilier.

– J'aurais bien aimé, mais ce n'est pas possible aujourd'hui, une autre fois, peut-être ? Natacha restait dans ses cordes pour ne pas se trouver coincée entre deux portes. Autrou était commissaire de police, ce qui était rassurant d'un côté, mais de l'autre il n'en était pas moins bel homme, pas mal de sa personne, ce qui ne l'était plus du tout.

Je regrette, Mademoiselle Sibosieux.

– Bosieux, Monsieur le commissaire.

– Je ne l'oublierai pas.

Natacha avait tapé dans l'œil du commissaire, sans nulle provocation de sa part, en dépit de sa contenance et de sa tenue discrète sur un fond de promesses faites à maman avant qu'elle ne trépasse. Elle avait depuis longtemps cessé de se charbonner les yeux pour attirer sur elle des regards inquisiteurs qui la perturbait. Depuis, elle faisait, chaque jour, le bilan de ses rencontres, appelée à se produire devant un nouveau public, pour en faire un jeu de rôle, susceptible d'être renouvelé. Le risque, par elle, encouru serait d'y perdre un peu de sa nature profonde, de la spontanéité pour en faire finalement un être hybride, sans véritable personnalité, formatée par son nouvel environnement. Tant que l'on reste conscient d'un problème, la sauvegarde de notre nature n'est jamais en péril.

*

* *

Journaliste à l'Immonde et au Canard brûlé qui en a marre d'être enchaîné : Jacques Ditout se présenterait, dans la foulée, juste pour suggérez une date pouvant convenir aux deux parties.

– Qu'en pensez-vous, Mademoiselle ?

– Vous avez gagné, Monsieur le reporter.

– A quel personnage pensiez-vous pour me gratifier d'un qualificatif professionnel très éloigné du mien.

– Hemingway, peut-être ?

– Pourquoi pas Jack London, Albert Londres et plus proche de nous Joseph Keissel. Il m'eut fallu voyager davantage pour m'impliquer dans une

nouveau conflit aux enjeux formidables, comme le fut la guerre d'Espagne, lorsqu'elle se tenait à notre porte.

La matière explosive pouvant susciter de l'intérêt, aujourd'hui, ne manque pas, pourtant, de par le monde ? Je le cite, comme un exemple, le Moyen-Orient des politiques et des trafiquants a toujours été un laboratoire d'exposition meurtrière, riche d'opposants en doctrines débouchant sur de petites guerres sournoises, fratricides, financées par des ressources pétrolières pouvant satisfaire des curiosités journalistiques.

– Pour se faire un nom, aujourd'hui, dans la presse nationale, c'est plus difficile. Le marketing de la chasse aux nouvelles locales est une application pérenne de la profession qui relate moins qu'elle n'anticipe, usant de subterfuges pour se retrouver en bonne position de leader sur les sujets sensibles. Tout le monde se retrouve au même endroit, au même instant pour le flash, l'anecdote. On se bouscule et on se marche sur les pieds. Il faut vendre du papier au quotidien, mis à la poubelle dès le lendemain, son contenu, dans l'heure qui suit, en grande part oublié de ses lecteurs. Chaque journal poursuit un but, fidéliser le plus grand nombre d'abonnés pour grandir, aux fins de survivre. Pour nourrir quelques rubriques attractives, tout bon journaliste est en quête permanente de l'insolite pour provoquer, voire créer l'événement. La désinformation est un art subtil que nous pratiquons pour aider à formater l'esprit de nombre de gens qui ne se donneront jamais la peine de s'en remettre à leur propre bon sens. Notre quotidien, « l'Immonde » joue sa propre partition sur une gamme de sensibilités à exacerber ou à museler,

selon les besoins du jour. En fait, nous faisons souvent le pari de suivre un courant politique porteur, promis à un avenir dans le moyen ou le long terme, pas toujours, en adéquation, sur tous les plans, avec les consignes d'un parti pour afficher un semblant d'indépendance en toute bonne conscience. Nous pourrions changer radicalement l'orientation de notre ligne éditoriale, si nous en éprouvions le besoin. C'est le tirage qui décide, on l'observe à la loupe. Nous collons à l'opinion fluctuante. En avons-nous trop fait hier ou pas assez ? L'écrit subjugué comme le fait la télé. Ce qui y est vu ou lu dans la presse est cru dur comme fer.

– Mais alors, vous pratiquez le mensonge comme un sacerdoce ?

– Qui ne ment pas une fois sciemment dans la journée et dix fois, par omission, pour sauvegarder de bonnes relations avec son entourage. Nous n'y pensons pas pour ne pas avoir mauvaise conscience. Vendre la rumeur, voilà l'astuce. Nous jouons subtilement sur l'approche de toute vérité, pas toujours bonne à dire, à l'affût des scandales dont sont friands nos lecteurs. C'est alors le choix du titre d'un article qui pose problème, juste pour forcer la note. Nous sommes des spécialistes de la litote imprimant dans la tête du lecteur les prémisses de suggestions ainsi acquises, se nourrissant d'idées reçues pour se croire intelligent. En se gonflant les pectoraux. N'est-il pas merveilleux de créer ainsi de la surprise à bon marché accessible aux bourses modestes. Superficiel, sans doute, mais s'il peut en aider quelques-uns à mieux passer leur journée, c'est gagné. Nous avons accompli une double bonne action, pour nous en rémunérer au maximum. Lors